

500 Ñokatawanmi furayki	pour implorer de toi une suprême
Moi-même je mets devant toi	
Ullpuykuspa ñakrykiman.	faveur.
En me courbant à tes pieds (1).	
Asllatawan hokariway;	Elève-moi encore d'un degré;
Encore un peu élève-moi;	
Yanaykin kanı bawary,	Ma place est marquée à ton
Ton serviteur je suis, regarde,	foyer,
ñatshaykin y kunanrı :	Ma vie est toute à toi :
Je te suivrai certes maintenant (2):	
505 Hoyllurniykita horiway!	Accorde-moi Stella!
Ta Stella donne-moi!	
Hay kanñaywan purrispa,	Illuminé par cette douce lumière
Cette lumière avec en marchant,	
han apuyta yupayñaspa,	et fort de ta protection,
Toi mon souverain en considérant,	
Wiñaytañ hanta bawaspa,	Plus fidèle que jamais, je trouve-
Et à jamais toi en regardant (3)	rai du bonheur à mourir pour toi!
Wañunaypaj takrispa.	
Je mourrai en chantant (4).	

Quoique la méthode dont nous venons de donner un spécimen, eût été de nature à inspirer plus de confiance dans notre traduction, elle avait l'inconvénient, d'une part, d'augmenter démesurément les proportions de cet ouvrage, et de l'autre de lui donner un aspect par trop didactique.

(1) Le sens de ce quatrain, très-clair pour un quechuiste, serait incomplet dans la traduction sans l'addition que nous avons faite des mots « pour implorer de toi une suprême faveur », idée qui est évidemment renfermée dans la pensée de l'auteur.

(2) La traduction en face du texte de ce vers et du vers précédent semble s'éloigner notablement du mot-à-mot : cependant Ollantaï, en disant au roi de considérer qu'il est son serviteur, veut dire qu'il n'est pas un étranger et que sa place est déjà à son foyer; et, en ajoutant : « Je te suivrai certes maintenant », il ne fait, selon le caractère de la construction quechua, que lui offrir sa vie : car le verbe *ñatry*, suivre, dans les cas semblables, veut dire *se donner entièrement à une personne*.

(3) *Regarder à jamais* équivaut ici à *être fidèle*.

(4) *Takry*, chanter, se prend très-souvent métaphoriquement pour *éprouver une très-grande joie, être parfaitement heureux*.

Si la tâche du traducteur est toujours difficile, elle ne l'est jamais tant que quand il s'agit de rendre un ouvrage écrit dans une langue foncièrement différente de celle dans laquelle on traduit. La méthode généralement suivie dans ce cas, consistant à s'attacher surtout au sens littéral des mots, laisse beaucoup à désirer : car il est évident que pour rendre le sens des proverbes, des métaphores, des acceptions figurées et des locutions particulières d'une langue, choses qui en constituent précisément le génie, il est absolument nécessaire de s'écarter du mot-à-mot. Cependant presque toutes les fois que je me suis trouvé dans ce cas, j'en ai fait l'observation dans le commentaire au bas des pages, en signalant en même temps les méprises des autres traducteurs, et je dois avouer que, donnant à l'autorité de Tschudi l'importance qu'elle mérite, je me suis attaché surtout à relever ses erreurs, par cela même que, venant de lui, elles pouvaient être plus dangereuses. Connaissant les difficultés qu'un étranger doit avoir à surmonter pour apprendre une langue telle que le quechua, j'ai toujours admiré, même alors que cet auteur n'a pas réussi dans sa traduction, la persévérance et les aptitudes philologiques dont il a fait preuve, et qui, d'ailleurs, ne sont pas le seul, ni même le principal mérite qui le distingue.

En général, j'ai traduit vers par vers le texte quechua, en indiquant par une majuscule le commencement de chaque vers, même dans le cas où la ponctuation n'aurait exigé qu'une minuscule; mais dans les passages où cela n'était pas possible, j'ai réuni plusieurs vers ensemble pour les rendre par une phrase continue que j'ai placée en face des vers ainsi groupés.

J'espère que le lecteur voudra bien me pardonner d'avoir insisté si souvent sur le fait que le quechua est une langue que je parle depuis l'enfance, puisque c'est cette circonstance qui, à défaut d'autre mérite réel, est propre à donner quelque importance à mon travail.